

JEAN MEHL

AUX DERNIÈRES
NOUVELLES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

.....

.....

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-013-2

Dépôt légal : mars 2022

AUX DERNIÈRES NOUVELLES

Compilées par Jean MEHL

De 1940 à 2020, les personnages de ces nouvelles, apparemment sans rapport entre eux, s'interrogent sur le destin d'un écrivain que l'on ne citera jamais. La fatalité, la malveillance, la jalousie ou le mauvais sort auront raison de lui et en filigrane la rédemption, les filiations, la dévotion. Des histoires dans l'Histoire qui se font écho pour mieux nous emmêler quelques pinceaux ; car la compilation est à déficeler, difficile d'y déceler « L'envers et l'endroit », ni d'y séparer le bon grain du livre vrai.

« Mais l'eau du plaisir et celle de la mer sont également salées, même dans la vague »

(A. C.).

LE CARNET NOIR de Lambert Scau

« C'est une bavacheuse, une thénardière, une superpétasse, une funambulesque héritière... »

Louis Ferdinand Céline.

« L'impatience est en tous lieux. »

Saint-John Perse.

Jeanne Loviton quitta Paul Valéry, écoeurée par les larmes qu'il versait. Elle se promit de mettre un terme définitif à cette relation qui maintenant l'exaspérait (comme l'avait déjà exaspérée la fin de vie de Giraudoux qu'elle avait aidé à mourir de chagrin).

Pour Valéry, l'avoir à ses côtés lui rappelait son impuissance à la garder, et la savoir à un autre, finissait de le diminuer. Même les poèmes, les notes à tout bout de champ, que Valéry inondait de mièvrerie, étaient devenus larmoyants. Indignes du talent qu'elle lui avait connu, des poèmes « Corona et Coronilla » qu'il lui avait dédiés. Elle préférait garder l'image d'un homme brillant, un temps pressenti pour les plus hautes destinées et dont l'œuvre poétique, en partie grâce à elle, était sublime. Il la surnommait Héra, sa muse. Mais Héra ne s'amusait plus. Elle voulait garder le pouvoir sur les hommes, sur la littérature et l'édition parisienne. Son projet de mariage avec Robert Denoël, même si sa vie au quotidien pourra s'avérer insipide lui ouvrira tellement de portes.

Elle rentra discrètement chez elle où s'était réfugié Denoël qui à la Libération préférait se faire oublier. Elle pensait lui annoncer la mort probablement imminente de Paul Valéry pour désamorcer sa jalousie. Même inconsciemment, il utilisait cette excuse pour divorcer moins vite. Il lui avait donné pourtant des preuves d'amour, lui avait cédé, à défaut d'argent liquide qu'il n'avait plus, la direction de sa maison d'édition. Par un acte signé et non daté il lui octroyait assez d'actions pour en être majoritaire. Il pensait ainsi se protéger d'une éventuelle condamnation confiscatoire par le comité d'épuration.

Restait le mariage qu'il avait accepté au milieu d'ébats plus intenses que d'habitude. Elle excellait en cela aussi. Derrière la porte d'entrée du salon elle entendit la voix de Denoël. Bien, pensa-t-elle, il parle à sa femme pour organiser leur divorce.

« Écoute, ma chérie. Je comprends ta colère.... Non,

rassure-toi. Oublie mes propos déplacés. Laisse tomber le procès, j'ai réfléchi... tu as raison. Si tu veux on peut réessayer ensemble.... Non, je ne vais pas divorcer. Oui.... D'accord, laissons-nous une chance, je t'embrasse », finit-il par dire avant de raccrocher.

Folle de rage, Jeanne eut la présence d'esprit de tourner les talons en silence. Tout pouvait s'écrouler. Et cet idiot qui faisait marche arrière. Elle le haïssait. Décidément, rien n'était plus lâche qu'un homme...

Elle se précipita chez Yvonne Dormes, seule personne capable de la comprendre, de la conseiller, de la consoler et qui sentimentalement au moins répondait à ses vraies pulsions amoureuses. Elle se vengerait.

Ses blessures étaient profondes. Elle était née Jeanne, Jeanne la bâtarde, et sa mère, aussitôt abandonnée l'avait élevée dans la honte. En aurait-il été autrement si elle était née Jean ? C'est ainsi qu'elle signait ses premiers écrits. Jean.

Jean Voilier comme pseudonyme et elle jouait sur cette ambiguïté dans ses affaires et dans ses amours.

Elle n'aimait pas les hommes. Mais elle les envoûtait pour mieux se faire aimer d'eux.

De Saint-John Perse à Paul Valéry, en passant par Giraudoux, excusez du peu, elle, née de père inconnu, se faisait un plaisir de mettre à mal ses vieux amants, en cloisonnant à la perfection sa vie. Que la guerre des trois n'ait pas lieu. Mais que le poison vénéneux, que son inconstance distillait, parachève sa prédation. Elle s'était rêvée romancière espérant peut-être, en côtoyant de telles plumes, s'inspirer de leur talent.

Les derniers écrits de ses admirateurs déçus frisaient la sénilité pathétique. Mais ses premiers romans à elle ne valaient pas mieux et connurent un fiasco prévisible.

Sa mère s'était remariée à Pierre Loviton. Elle en avait hérité le nom et son beau-père lui avait permis d'étudier le droit.

Bientôt devenue la maîtresse d'un grand avocat elle put accéder au barreau. Jeanne Loviton couchait utile.

Idéalement placée, elle sut s'enrichir en divorçant à son avantage, de son premier mari, Pierre Frondes, autre écrivain à succès, aussi populaire que volage.

Par son beau-père elle sut naviguer dans le monde de l'édition et avec l'argent de son divorce put se faire une place

dans le tout Paris mondain. Mauriac la qualifiera de dernier personnage romanesque de son temps.

Cette femme blessée et blessante semblait régler des comptes avec la gent masculine et abusait de son pouvoir comme on a pu abuser de sa jeunesse, son beau-père en tête. Les deux interruptions de grossesse, volontaires ou non, avaient stérilisé son empathie. Comme si les femmes ne prenaient du pouvoir qu'en étant libérées du rôle de mère ou celui de femme au foyer.

Elle se rapprocha donc de Robert Denoël, cet éditeur belge. Précurseur génial. Capable de dénicher de vrais talents. Éditeur éclairé de Louis-Ferdinand Céline. Il faisait de l'ombre à Gaston Gellimard. Chacun essayait de se piquer les meilleurs auteurs. Gaston, qui avait laissé filer Céline, réussit à empêcher que « Voyage au bout de la nuit » reçoive le Goncourt.

Tous les deux avaient de gros problèmes à la Libération. Ils avaient édité des écrivains antisémites, mais possédaient assez de lettres de délation et de témoins bien informés pour se protéger l'un de l'autre.

Pour pouvoir travailler pendant l'occupation la plupart des éditeurs avaient publié ou laissé publier des ouvrages pro-allemands.

Le comité d'épuration maintenant traquait activement les collabos. Gellimard, inquiété, fut blanchi par le témoignage de quelques-uns de ses écrivains résistants.

Denoël, qui n'avait pas un comité de lecture aussi prestigieux, était lui en danger et attirait les maquisards de la dernière heure, désireux de faire un carton facile.

Aidé de sa maîtresse, Denoël préparait sa défense, en vue d'un nouveau procès. Ils répertoriaient toutes les informations à charge contre les autres éditeurs parisiens. Ils rassemblaient dans un carnet sulfureux assez de preuves pour le procès prévu en décembre 45. Il espérait en « mouillant » tout le monde, pouvoir crier au procès d'exception contre lui. Il refusait le rôle de bouc émissaire.

Jean/Jeanne Voilier/Loviton ancienne courtisane, future femme d'affaires, aidée de sa maîtresse Yvonne, devait se battre car le revirement de Denoël lui était inconcevable. Le cadeau qu'il lui avait fait en lui léguant la direction de la maison d'édition n'était pas encore légalisé. Il fallait agir vite, avant que cet

imbécile ne se rétracte. Elle avait suffisamment fréquenté les cours de justice et les magistrats, avait aussi assez d'appui dans le monde politique, pour sortir indemne du plan machiavélique qu'elle venait d'ourdir. Elle prit le téléphone.

*

Paul Valéry était mort, non sans avoir confirmé les soupçons de Denoël quant à sa relation avec Jeanne. Cette dernière notait tous les signes avant-coureurs de son désengagement. Heureusement son plan était prêt et ceci juste avant le procès. Elle serait la première soupçonnée, donc elle aurait un alibi en béton.

Elle devait impliquer quelques membres du PC français, du ministère du Travail et du coup obliger quelques hauts dignitaires à étouffer l'affaire pour les couvrir. Elle entretenait une relation étroite et très chaleureuse avec Suzanne Borel, mariée à Georges Bidault, successeur de Jean Moulin, et futur Président du Conseil.

Les francs-tireurs de la résistance vouaient une haine renouvelée à Robert Denoël. Celui-ci avait édité Rebatet, Brassillach et... Céline. Plus encore il avait fait la promotion de son pamphlet « Bagatelle pour un massacre » par une préface sans équivoque parlant de « La France, en hideuse décomposition, d'un monde dépossédé, pourri, liquéfié par plus d'un siècle de domination juive ». Mais certains membres de la commission d'épuration étaient prêts à se montrer magnanimes, moyennant finance. L'idéal serait que le justiciable disparaisse, que le procès n'ait pas lieu et que son dossier de défense n'apparaisse pas, devenant une arme dissuasive qui la protégerait et qu'elle saurait monnayer plus tard. Machiavélique.

*

Dimanche 2 décembre 1945, il fait froid à Paris. Revenus précipitamment d'un repas à St Brice, Robert Denoël et Jeanne Loviton doivent soi-disant aller le soir au théâtre.

Mais alors d'où sont venus les appels téléphoniques qui influencent leurs trajets et pourquoi la Peugeot 202 transportait-elle une petite fortune en or pour aller au théâtre ?

Pourquoi passer par les Invalides et s'arrêter rue de Grenelle devant le ministère du Travail ?

« Parce qu'un pneu a crevé, monsieur le commissaire, répond Jeanne Loviton. Je suis allée au commissariat le plus

proche pour appeler un taxi. Ce pauvre Robert aura voulu changer la roue. »

Elle prend soin de bien demander son chemin à mi-parcours à un brigadier alors qu'ayant vécu dans les parages elle connaît parfaitement le quartier. Elle connaît aussi très bien les deux témoins qui ont alerté la police : Pierre Laurent Levi et Guillaume Anoto, deux employés qui sortent par hasard du ministère, par une porte dérobée, un dimanche soir.

Alors pourquoi ces deux derniers feignent-ils ne pas la connaître ? Pas de doute, Denoël essaye de se défendre, il a un cric à la main, mais est de l'autre côté de la route, et la balle du colt 11.43 lui est tirée par-derrière, le tuant sur le coup.

« C'est un crime crapuleux, certainement commis par un déserteur de l'armée américaine, vu l'arme utilisée, certifie Jeanne. »

Mais pourquoi reste-t-il 12 000 francs de l'époque dans la veste de l'éditeur ?

« C'est la faute à pas de chance, cette panne ce soir-là. »

Oui, mais pourquoi aucun scellé n'est posé sur la voiture, rendue dès le lendemain avec ses pneus intacts ?

Jeanne pendant le meurtre de son amant est au commissariat pour chercher un taxi qui a mis beaucoup plus de temps à venir que le temps de changer une roue.

Sur le corps plus aucun papier ni aucune clé.

Jeanne aura le temps de faire disparaître, de leur garçonnière commune, toute trace de ses affaires, de ses dossiers, de son argent et du fameux carnet noir préparé pour sa défense. Six jours plus tard, elle dépose officiellement l'acte de donation des actions de la maison d'édition, acte signé par Denoël, antidaté et au nom de Jeanne Loviton, ne laissant à la veuve que ses yeux pour pleurer. Larmes qu'elle ne versera d'ailleurs pas si ce n'est de rage. Seule Elsa Triolet fut affectée par cette disparition et, dans une moindre mesure, Louis-Ferdinand Céline qui l'avait mise en garde et qui fulminait au Danemark. Il continuera d'accuser « la mère voilier » d'assassin, de l'invectiver comme étant « une bavacheuse, une thénardière, une superpétasse, une funambulesque héritière ».

La veuve Cécile Denoël tente pendant des années plusieurs procès qu'elle n'a aucune chance de gagner. Jeanne a une

trop bonne connaissance de la magistrature et assez d'appui pour tous les non-lieux du monde, d'autant que les pièces versées au dossier semblent douées d'autodestruction.

Cette parodie de justice entache depuis de longues années la République française.

Madame Loviton parachève son œuvre, en menaçant de procès tous les journaux de l'époque qui oseraient mettre en doute la version officielle et, bientôt, en revendant la maison d'édition à... Gaston Gellimard, le meilleur ennemi de Denoël.

Gaston Gellimard, ayant laissé la NRF aux mains de Drieu La Rochelle, a senti en 44 le vent tourner et a préféré diviser le pouvoir de son entreprise éditoriale avec son frère, son fils Claude et son neveu Michel.

Ce dernier, plus désintéressé et plus épicurien qu'arriviste, avait toute son affection et toute sa confiance. Moins obnubilé par le pouvoir et l'argent, Michel est plus habitué à le dépenser dans un voyage, une bonne bouteille, un voilier à Cannes ou une voiture de sport. Peut-être à cause de sa tuberculose qui, au milieu du 20e siècle, raccourcit les espérances de vie.

Gaston lui confie en 51 la négociation pour finaliser le rachat des éditions Denoël.

Ce qui est étrange c'est la somme énorme qui est engagée dans cette transaction, comme si le pacte avait été scellé avec une autre monnaie d'échange.

Restait alors une épée de Damoclès, qu'aucune maison d'édition, de Plon à Grasset en passant par Hachette, Nathan et Tallandier, n'avait envie de voir surgir : le fameux dossier à charge, le carnet noir. Même si Loviton continue d'en nier l'existence.

Que Michel Gellimard, parfait intermédiaire, l'ait en sa possession est probable, qu'il préfère le garder sans le divulguer est souhaitable.

Dans son trajet Paris-Cannes en voiture, aurait-il fait escale près de Figeac dans le Lot ? Il aurait laissé sa famille à l'auberge Champollion (l'illustre égyptologue) pour se rendre au château de Bédurier, tout proche. Le château pendant la guerre a abrité Lotte Eisner, femme juive qui est venue s'y réfugier et qui a répertorié un stock de pellicules sauvées de la censure allemande par Henri Langlois, futur responsable de la... Cinéma-thèque française.

En 59, ce château féodal, où a séjourné Paul Valéry, appartient toujours à... Jeanne Loviton.

Quoi de mieux que ses murs moyenâgeux, à l'abri des yeux et des oreilles, pour monnayer sans témoin ce document aussi sulfureux ?

Michel Gellimard protégerait ainsi sa maison des concurrents et empêcherait certains membres de sa famille, moins scrupuleux, de salir leur réputation.

Ignore-t-il que dans la restructuration de l'édition, les Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne, réquisitionnées pour toute la diffusion par les autorités publiques, génèrent un argent tellement considérable qu'elles servent de banque privée aux politiciens des IV et Vème Républiques, de Coty à Mitterrand, en passant par la Lorraine (avec de gros sabots) ? Un scandale n'arrangerait pas leurs affaires.

Ce mémoire de défense et la peur qu'il inspire, deviendraient une arme à double tranchant et vouloir le mettre en lieu sûr, fin 59, en le déplaçant de Cannes vers Paris, rendrait ce voyage périlleux.

Mais ça, c'est une autre histoire.